

PIERRE MASSON

# Les brouillons de *La Porte étroite* \*

**G**IDE aime toujours les brouillons, lui qui faisait dire à Angèle : « *Des notes, [...] ô lisez-les ! c'est le plus amusant ; on y voit ce que l'auteur veut dire bien mieux qu'il ne l'écrira dans la suite* » (*Paludes*, p. 94), et qui, publiant *Charles Blanchard*, tint à donner les trois versions élaborées successivement par Charles-Louis Philippe, dont il voulait ainsi éclairer le travail. Il n'est pas étonnant alors que, de *La Porte étroite*, il ait conservé les ébauches, comme s'il n'excluait pas qu'un jour quelqu'un vienne lui rendre le même service. Il y pensait encore trente-cinq ans plus tard, lorsqu'il confiait à Jean Amrouche : « *Je crois avoir gardé les " repentirs ", comme dirait un peintre, les ratés de ces premières versions de La Porte étroite. Il sera peut-être inté-*

---

\* Les pages que nous publions ici sont issues — comme celles qui, présentées par Alain Goulet, concernaient *Les Faux-Monnayeurs* — de la préparation, sous la direction de Pierre Masson pour la « Bibliothèque de la Pléiade », de la nouvelle édition des *Œuvres romanesques et théâtrales* de Gide : informations, documents et variantes qui, faute de place, ne pourront figurer dans l'appareil critique des deux volumes.

Il faut que déjà on ait pris l'habitude de sacrifier la sœur aînée à la cadette.

Les parents inculquent ce principe : on n'arrive au bonheur que par la macération.

« Je me sens vieille et jeune — sans âge. »

« Je m'arrangerais assez bien d'un monde où je ne verrais personne — mais où j'écrirais à chacun. Je voyagerais ; j'aurais des livres et C.

— ô petit coin de pays où de cœur et d'esprit je suis enracinée, comme un arbre.

Pourquoi n'aimé-je jamais tant les gens, ne m'entends-je jamais si bien avec eux que par correspondance. [considérer la généralisation subite à cause du cas particulier irréalisable] Parce que les lettres — etc... v[oir] c[arnet] sophismes.

J'écarte instinctivement de ma pensée tout ce qui ne me ressemble pas en eux.

---

## 5.

*D'autres feuillets présentent six versions à peine différentes du même passage (Jérôme Palissier était de santé délicate [...] Ils arrivent à Fongueusemare vers le milieu de l'après-midi.). Un autre feuillet propose deux brefs démarrages (Lucile Bucolin a revu sa belle-sœur sans plaisir dont l'un indique La Mivoie au lieu de Fongueusemare.*

(À suivre)

---

À remarquer aussi (sophisme) que le cahier ne commence à parler de m [?] que après quelques pages d'introduction — qui tendent à donner à entendre que le cahier n'est pas du tout écrit pour ça.

« Je nous déteste pour nous songer toujours encore ensemble. Je voudrais dormir. »

Besoin de se créer des occupations si nouvelles que sa pensée à lui n'y puisse être attachée.

« Le détour de la route qui semblait un point de repos à l'horizon, est déjà derrière nous. »

« Mon Dieu la route doit-elle être longue encore ? »

s'interdit le voyage. Ne fait (peu à peu) plus que les choses où elle ne peut le souhaiter comme compagnon — les choses médiocres.

— Revoir la description de la promenade sur le lac. Ils font ensemble une promenade sur le lac.

Elle va habiter seule Arcachon. Elle aime ce pays — pacifiant, n'inspirant ni désir, ni joie.

---

Elle demandait dans ses prières : « Faites que nous nous aimions toujours. » Ce jour-là elle ne le demande plus, et à la fin de sa prière, sanglote.

---

#### 4.

Arriver à la description des habitants après la description de la maison.

Famille bourgeoise ; pas de pasteurs.

Faire partir la tante beaucoup plus tard.

Accentuer toujours le bonheur qui aurait pu être.

Il l'attend aussi chez les parents.

Tracer nettement le sujet (bonheur moral acquis aux dépens de celui des autres).

en classe, se mêler avec ses camarades, jamais plus il ne se donnera aussi complètement à leurs jeux. Il ne cessera pas

---

*Les trois feuillets suivants (2 à 4) comportent diverses citations du journal de Madeleine, Gide les commentant parfois d'un « sophisme » rajouté au crayon.*

## 2.

« Parfois en t'écoutant parler, je me regarde penser »  
et cependant

« Tant de silences entre nous produisent peu à peu leur effet. [+ « sur tout ce qui nous intéresse le plus en tout sujet »] et nous éloignent lentement l'un de l'autre. Nous entendons encore les paroles, nous voyons encore les visages ; peu à peu le son seul de la voix nous parviendra — les traits disparaîtront dans l'ensemble, jusqu'à ce que la brume du soir tombant... etc. —

Réserve de bonheur. Elle ne met jamais à sa poupée la robe la plus belle.

« Tout dormait dans un mol brouillard terne. »

« ... c'était doux, enveloppant, et triste, triste... »

Puis une série de beaux jours, purs et froids comme le cristal.

« Nous nous sommes revus. Tu es bien resté le même et le même aussi pour moi : je t'aime toujours autant. Pourquoi alors les combats de cet hiver ?...

Elle tâche de colorer de culpabilité sa passion.

V. la page du 10 juin 92.

Sentiment très complexe d'elle en constatant qu'il a mûri. Fierté, tristesse, etc. Il lui dit : « Tu es plus forte que moi de tout ton silence. Comprends-tu assez combien c'est difficile de parler ?

---

## 3.

La mort [de la mère *barré*] du père

« pas tant de bruit mes enfants »

revoir le carnet

Jérôme devienne quelqu'un.

À présent, couchée, elle examine sa journée ; elle voudrait que dans son souvenir, tout fût rangé comme ses vêtements sur sa chaise ; que tout, le monde entier, l'avenir même, soit comme tout dans sa petite chambre, décent, tranquille, harmonieux.

## *Feuillets séparés* (BLJD)

### 1.

Il faut éviter de se poser plutôt au point de vue de l'un que de l'autre.

Elle entend son pas. Il se fait un arrêt dans sans vie [*sic*]. Que son cœur n'arrête de battre. Elle veut crier, l'empêcher d'entrer ; de sa gorge serrée ne peut sortir aucun son. Elle veut se lever, fermer sa porte... elle reste à genoux, presque tremblante, écoutant, attendant, oubliant tout le reste et même d'essuyer ses larmes sur ses joues. Et comme lui, la main sur la clef de la porte, hésite un instant à entrer, brusquement l'emplit une grande angoisse : s'il allait repartir, et aussitôt tout l'abandonne ; elle veut l'appeler, courir à lui, le retenir... Le voici.

Lui reste d'abord sans la voir, car la nuit emplit déjà la chambre. Elle, elle se blottit dans la nuit. Ce n'est qu'un faible mouvement, mais qu'il entend. « Ah ! Geneviève ! » Il est contre elle. La nuit l'empêche de bien voir, mais avec ses doigts frémissants il reconnaît des traits, il touche des sourcils délicats, il lui semble qu'elle l'interroge ; il sent, il sentira longtemps, l'amertume des larmes sur ses lèvres. Il presse sur son cœur cette petite tête chérie ; il se penche ; il l'écoute dire à voix très basse, presque indistinctement : « Oh ! pourquoi es-tu revenu ? » Lui sent sa vie qui l'abandonne. Il en fait don. Il consent tout d'un coup à n'être déjà plus un enfant.

Quelques jours après, les vacances finies, il pourra bien rentrer

cesse ses regards se reportent sur la pelouse. Alors il souffle sa bougie et s'assied contre la croisée dans cette large embrasure que permet l'épaisseur du vieux mur et qui forme une sorte de banc. Ses regards élargis distinguent bientôt, en face de chaque fenêtre éclairée un discret claircissement de l'herbe. Et bientôt la lampe de sa mère s'éteint ; puis celle de Miss Ashburton.

Jérôme voudrait rouvrir sa croisée, respirer le parfum des feuilles ; mais Miss Ashburton l'entendrait. Un nuage massif qu'on ne distinguait d'abord pas de la nuit se déchire, s'ouvre et [2 mots illisibles], dans l'océan du ciel au fond duquel luisent comme des anémones de mer trois étoiles, plonger et se rafraîchir. Il entend l'appel d'un oiseau qu'il ne connaît pas ; il écoute qu'un autre y réponde. Il distingue à présent les piliers de la barrière d'entrée et, plus loin, dans la cour, la masse d'une vache blanche couchée. Des larmes emplissent ses yeux ; le sommeil l'engourdit ; il ne sait plus ce qu'il fait là ; son cœur se gonfle et lui fait mal. Il voudrait sortir, respirer, presser n'importe quoi de palpitant ou de frais sur son cœur. La lune, à demi pleine, paraît entre les branches du cèdre et boit la tache jaune du gazon. Il se déshabille à tâtons, et sombre dans le sommeil tout ivre.

Geneviève a plié ses vêtements sur sa chaise et fait sa toilette de nuit. Elle a regardé si tout est bien en ordre dans sa chambre et remis chaque objet bien à sa place pour la paisible traversée du sommeil. Dans le *Paradise lost* que vient de lui donner Miss Ashburton, elle apprend par cœur quelques vers qu'elle se réjouit de comprendre, puis, à demi dévêtue, lit plus avant. Sa vie s'arrête ; elle n'est plus qu'un chant et la nuit, autour de ce chant, fait silence. Mais la flamme de sa bougie presque consumée vacille ; vite, Geneviève saisit son Évangile et lit aussi loin que l'agonisante flamme le lui permet. Ensuite, à genoux, dans le noir, mais avec une immense clarté devant les yeux, elle récite « Notre Père »..., puis ajoute :

— Ô mon Dieu ! je te prie pour mon pauvre papa ; je te prie pour ma sœur Juliette ; pour ma tante Jeanne. Je te prie pour tous les pauvres de la terre et pour tous ceux qui ont besoin de toi.

Elle ne prie pas pour sa mère, mais dit encore : — Enseigne-moi toujours mieux mon devoir. Je t'en prie, mon Dieu, fais que

la fenêtre, juste au-dessus du banc où Alfred et Jeanne restent assis. On entend la note invariée de la reinette ; cela semble le bruit unique que fait chaque minute en tombant.

— Allons ! encore un jour de vécu, dit Bucolin. Il se lève, et, surpris de voir là sa femme qu'il n'a pas entendue approcher :

— Comment ! tu étais là ?

— Je respirais.

Les enfants sont montés. On voit, entre les lames des volets clos, s'éclairer les rideaux des chambres. Celle de Juliette touche à celle de Geneviève, mais sa fenêtre donne de l'autre côté de la maison. Juliette est si promptement couchée qu'avant de commencer à se dévêtir, Geneviève peut venir l'embrasser dans son lit. Sa lumière est la première éteinte.

Bien que fatigué du voyage, Jérôme a honte de son sommeil. Il ouvre sa fenêtre pour repousser ses volets. Il se penche et regarde, à travers le fouillis de la glycine la fuyante façade de la maison. À sa droite les chambres de Miss Ashburton, puis de sa mère. À sa gauche, la première fenêtre est celle d'une sorte de petit grenier qu'on appelle le cafouret, et où sèchent des tisanes ; puis c'est la chambre de Geneviève. Par un trou du volet un faible rayon s'échappe, qui jaunit quelques feuilles, fige une tige dans la nuit, tout au loin, sur la pelouse, tache indistinctement le gazon ras...

— Quoi ! tu n'es pas encore couché ! s'écrie Jeanne Palissier qui vient dire bonsoir à son fils.

— Oh ! tout de suite, maman.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Tu vois ; j'arrange mes volets ; tu sais que ça ne m'empêche pas de dormir, d'y voir clair. Et puis je veux me réveiller matin. Tu m'as permis.

— Allons ! couche-toi vite.

Miss Ashburton vient l'embrasser aussi.

Il ferme sa croisée, fait mine de se déshabiller très vite ; mais sitôt qu'il est seul de nouveau, abritant astucieusement sa bougie qui pourrait le trahir, il retourne à la fenêtre ; il contemple dans le gazon cette petite lueur qui lui enseigne que Geneviève veille encore. Il prend d'abord un livre, essaye de lire ; il ne peut pas ; ses yeux se troublent ; ses oreilles bourdonnent ; sa pensée fuit ; sans

la fenêtre, juste au-dessus du banc où Alfred et Jeanne restent assis. On entend la note invariée de la reinette ; cela semble le bruit unique que fait chaque minute en tombant.

— Allons ! encore un jour de vécu, dit Bucolin. Il se lève, et, surpris de voir là sa femme qu'il n'a pas entendue approcher :

— Comment ! tu étais là ?

— Je respirais.

Les enfants sont montés. On voit, entre les lames des volets clos, s'éclairer les rideaux des chambres. Celle de Juliette touche à celle de Geneviève, mais sa fenêtre donne de l'autre côté de la maison. Juliette est si promptement couchée qu'avant de commencer à se dévêtir, Geneviève peut venir l'embrasser dans son lit. Sa lumière est la première éteinte.

Bien que fatigué du voyage, Jérôme a honte de son sommeil. Il ouvre sa fenêtre pour repousser ses volets. Il se penche et regarde, à travers le fouillis de la glycine la fuyante façade de la maison. À sa droite les chambres de Miss Ashburton, puis de sa mère. À sa gauche, la première fenêtre est celle d'une sorte de petit grenier qu'on appelle le cafouret, et où sèchent des tisanes ; puis c'est la chambre de Geneviève. Par un trou du volet un faible rayon s'échappe, qui jaunit quelques feuilles, fige une tige dans la nuit, tout au loin, sur la pelouse, tache indistinctement le gazon ras...

— Quoi ! tu n'es pas encore couché ! s'écrie Jeanne Palissier qui vient dire bonsoir à son fils.

— Oh ! tout de suite, maman.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Tu vois ; j'arrange mes volets ; tu sais que ça ne m'empêche pas de dormir, d'y voir clair. Et puis je veux me réveiller matin. Tu m'as permis.

— Allons ! couche-toi vite.

Miss Ashburton vient l'embrasser aussi.

Il ferme sa croisée, fait mine de se déshabiller très vite ; mais sitôt qu'il est seul de nouveau, abritant astucieusement sa bougie qui pourrait le trahir, il retourne à la fenêtre ; il contemple dans le gazon cette petite lueur qui lui enseigne que Geneviève veille encore. Il prend d'abord un livre, essaye de lire ; il ne peut pas ; ses yeux se troublent ; ses oreilles bourdonnent ; sa pensée fuit ; sans



— Oh ! ma petite enfant, que veux-tu que je te dise ? reprend Bucolin comme impatienté. Il faut de la volonté, de la santé, du soutien, de l'esprit de suite...

— Qu'est-ce que cela veut dire : du soutien ?

— Cela veut dire qu'on a besoin d'être soutenu par quelqu'un.

Bucolin a pris l'habitude de parler à sa fille en négligeant souvent qu'elle ne soit encore qu'une enfant. Une espèce d'anxiété qu'il lit à ce moment dans ses yeux le fait ajouter vivement :

— Et puis qu'est-ce que tu entends par : remarquable ? Je me figure que ce que Dieu remarque n'est pas souvent ce que remarquent les hommes. Tiens ! rentrons ; il commence à faire frais.

Le jour s'achève. Après dîner, Bucolin va fumer un cigare assis auprès de sa sœur, sur un banc, devant la maison, à cet endroit très abrité où l'on ne sent pas la fraîcheur. Miss Ashburton, un peu plus loin, cause avec les enfants et va voir avec eux tourner les sphinx autour des pétunias et des tabacs.

Lucile Bucolin s'est allongée sur le canapé du salon. Bertha apporte la lampe. Par la fenêtre restée ouverte un peu de cette lumière intime s'échappe et à côté du banc, va jaunir le gravier. Un vol d'insectes la traverse. Malgré soi l'on écoute le ramage espacé des oiseaux.

— Quelle tranquillité, murmure Madame Palissier.

La masse de la maison leur a caché les dernières lueurs du couchant. À présent la nuit est bien close.

— Tu ne viens pas auprès de nous, chère amie ? appelle Bucolin qui s'inquiète. Il fait si doux...

Lucile se lève, mais au lieu de rejoindre son mari, elle s'approche du piano qu'elle ouvre et commence une mazurka langoureuse, l'arrête après quelques mesures et s'hypnotise sur un accord. Elle répète l'accord doucement ; puis très fort ; puis elle écoute le son mourir comme absorbé par le silence. Alors elle ferme les yeux, distingue à travers ce silence les distants bruits de la campagne, les proches bruits de la maison, et se sent atrocement enfoncer dans une opacité monotone. Elle voudrait pousser un cri et sent se contracter sa gorge dans une espèce de sanglot sec. Elle se lève et, sans refermer le piano, va s'appuyer des deux coudes à

contre lui. Ils devraient être heureux ; ils semblent tristes. Bucolin se sent vieux. Il commence :

— Monsieur Vautiers a beaucoup changé.

Geneviève ne dit rien mais appuie sa joue contre la main de son père. Il continue :

— Ta tante aussi... puis s'arrête ; et Geneviève qui sait qu'il a vieilli, lui, davantage et qui veut empêcher qu'il ne le dise parce qu'elle ne veut pas pleurer, s'écrie, tandis qu'ils passent devant l'espalier :

— Oh ! regarde toutes ces petites poires tombées !

Mais Bucolin reprend :

— C'est curieux comme l'âge vient tout d'un coup...

— Pourquoi est-ce qu'elles tombent comme cela sans mûrir ?

Bucolin dit :

— Nous n'aurons encore pas de fruits cette année — puis se tait, et Geneviève reprend vite :

— Oh ! tout de même, papa, s'ils étaient restés à l'arbre, quelle belle récolte ça aurait fait !

— À quoi cela sert-il d'y penser, puisqu'ils sont tombés.

Un silence encore ; puis Geneviève, brusquement :

— Papa, est-ce que mon oncle Jean était un homme remarquable ?

— Dans sa partie ; oui, mon enfant.

— Très remarquable ? dis.

Alfred Bucolin hésite un instant, puis, un peu sentencieusement :

— J'ai entendu ses collègues faire grand cas de lui.

— Est-ce que tu crois que Jérôme sera quelqu'un de remarquable ?

Bucolin commence par l'embrasser en lui demandant si ce sont les petits fruits tombés qui lui donnent de l'inquiétude pour son cousin, puis :

— Comment veux-tu qu'on le sache déjà ?

— Il est intelligent, n'est-ce pas ?

— Oui, il paraît intelligent ; mais cela ne suffit pas.

— Qu'est-ce qu'il faut encore ?

jeune que lui d'un an et plus jeune de trois ans que sa sœur. Les jupes courtes de celle-ci le rassurent. Maintenant, assis sur le banc à côté de Juliette dont il n'a pas quitté la main, s'il ose regarder Geneviève, c'est qu'elle ne le regarde pas.

On prend le thé. La barrière chevrotte de nouveau.

— Geneviève ! cours chercher trois tasses.

C'est le pasteur Vautiers qui vient du village voisin où il s'est établi pour l'été. Il savait que Madame Palissier devait arriver aujourd'hui et vient lui présenter ses hommages ; sa plus jeune fille et une de ses nièces l'accompagnent, toutes deux à peu près de l'âge de Juliette. Et Madame Palissier qui voit qu'il n'y aura pas assez de sièges s'écrie :

— Les enfants vont pouvoir aller jouer.

Geneviève les entraîne vers la grange.

Monsieur Vautiers n'est pas tant âgé qu'usé. Son visage s'efforce souvent au sourire ; mais aussitôt après les coins de sa bouche retombent d'autant plus sévèrement. Il reste là, assis près de Lucile, sans remarquer l'impatience du petit pied qui pend hors du hamac et balance son soulier défait. Il cause avec Madame Palissier, il lui dit de bonnes paroles ; et Bucolin, sans prendre part à la conversation, hoche la tête par instants ; les fréquentes visites du pasteur l'honorent ; non qu'il soit très religieux lui-même ; à cause de ses filles, il pratique pourtant, sans grande foi, mais tout de même avec respect.

Les enfants ont fait un assez morne tour du jardin. Ils reviennent. Le pasteur prend congé de la famille. Bucolin l'accompagne jusqu'à la barrière, puis jusqu'à la hêtraie. La nièce et la fille, qui se sont arrêtées à caresser une génisse rejoignent en courant.

Quand Bucolin revient à petits pas, déjà l'ombre s'étend devant la maison. Il est six heures. La pelouse est vide. Une fraîcheur humide défripe les corolles des tabacs blancs qui laissent échapper leurs parfums. Geneviève, après avoir aidé Bertha à rentrer la table à thé, aperçoit son père seul et vient à sa rencontre. Le père prolonge avec elle sa promenade dans le jardin. Sa lourde main aux veines gonflées presse l'épaule de sa fille qui marche appuyée

sans rien dire.

Miss Ashburton porte sur ses cheveux gris qu'elle ramène en coques vers les tempes, un bizarre bonnet qui cache le sommet de la tête et, de chaque côté du visage laisse pendre une bande de dentelle noire. Par sympathie pour Jeanne Palissier et par respect de sa douleur, elle a pris le deuil elle aussi. Sa robe est simple ; un châle transparent, que, malgré la chaleur, elle garde sur ses épaules, un peu retombé toutefois, ajoute peut-être encore à sa grâce. Elle verse le thé. Mademoiselle Caudron se retire. Non loin, sur un banc, les enfants se sont assis, silencieux.

— Geneviève ! Tu pourrais bien aider Miss Ashbretonne à préparer les tartines. C'est toujours elle qui se donne tout le mal.

Geneviève rougit et quitte la main de Jérôme ; elle étale le beurre sur les tranches de pain grillé.

Alfred Bucolin cause encore avec sa sœur ; il jette dans un buisson voisin un reste de cigare et dit, en se passant la main sur le visage comme pour enlever un enduit : — J'ai de nouveau trop fumé. Il s'approche du hamac, se penche pour embrasser sa femme qui cache son front sous son bras et crie : — Fi ! vous empestez le tabac. — Alfred se contente de la petite main que Lucile le laisse appuyer contre ses lèvres et qui ne sait sentir dans ce baiser que le rebroussement bourru des moustaches.

Madame Palissier observe ses nièces, qu'elle n'a pas revues cet hiver, dit :

— Comme Geneviève a grandi !

Lucile, sans détourner la tête, demande négligemment :

— Vous trouvez ? d'un ton qui ne souffre pas de réponse.

Oui, certes, Geneviève a beaucoup grandi depuis l'été dernier, et nul ne le remarque plus que Jérôme. Cette robe allongée, ces cheveux, tressés à présent, et qu'un peigne tient ramenés décemment sur la tête, la tempérance de son rire, l'assagissement de ses propos, tout le lui montre. Il prend en honte ses mollets nus. Il se dit tristement qu'il n'est qu'un enfant pour elle, et qu'elle n'est plus une enfant. Aux jeux que Juliette et lui proposent, elle se prête encore, mais ne joue plus de grand gré. Tout à l'heure, sous la hêtraie, il a voulu causer avec elle et n'a su que lui dire ; il n'a retrouvé quelque assurance qu'en se retournant vers Juliette, plus

Contre le reflet de son visage, elle voit le bord d'un coussin de foulard jaune et brun ; plus loin, en arrière, la barre de support du hamac au haut de laquelle elle a suspendu par la bride un chapeau de paille souple à grands bords ; plus loin encore, l'ombre du cèdre, un lumineux morceau de gazon, des buissons. Elle incline un peu le miroir, s'attarde au dessin délicat de ses narines qu'elle sait faire palpiter à son gré ; elle se complait à la fraîche rougeur de ses lèvres, qui lui rappellent les hibiscus de son pays, et qu'elle sait aviver sans fard, en les mordant un peu du bout, de ses petites dents luisantes ; elle admire quelle gracilité puérile garde la ligne de son menton. La résille à larges mailles qui retient ses cheveux à demi retombés sur la nuque, ajoute à son air enfantin, ainsi que le ruban de velours noir, retenant à son cou ce large médaillon de mosaïque que l'échancrure du corsage laisse voir. De velours noir aussi est la ceinture dont le nœud flotte sur la robe, toute de mousseline blanche à pois noirs.

Lucile a bien senti s'étonner Madame Palissier, de ce qu'elle ait déjà quitté le grand deuil ; elle a compris ce que signifiait cette phrase, la première que sa belle-sœur lui ait dite en la revoyant :

— En mousseline, ma chère amie ! Mais vous allez sûrement prendre froid !

— Prendre froid ! Elle regarde ses bras nus. — Froid ? L'on étouffe.

Madame Palissier se fait attendre. Par instants Lucile voit passer sa silhouette affairée dans le cadre de feuillage qu'une glycine défleurie fait aux fenêtres de sa chambre. Miss Ashburton la suit, l'aidant à vider ses malles. Les voici qui descendent enfin et croisent dans le vestibule Alfred Bucolin au sortir de son bureau. Il retient un instant sa sœur pour l'embrasser encore et lui dire n'importe quelles paroles dont tout le sens est dans le ton affectueux ; puis paraît avec elle sur le perron.

En face d'eux, de l'autre côté de la pelouse, la double barrière chevrotte en s'ouvrant : les enfants rentrent. Ils marchent la main dans la main, Jérôme entre ses deux cousines ; Mademoiselle Caudron les suit. Ils s'approchent de la table à thé où Miss Ashburton dispose les tasses. D'elle-même elle a ramassé le mouchoir de Madame Bucolin qui, distraite par le retour des enfants, l'a laissé faire

fenêtre entrouverte, descendra les quatre marches du perron, dira : « L'air est bon, ce soir » ou « Quel beau temps ! » puis s'approchera d'elle pour lui demander : « Tu vas bien ? » Si elle se levait, elle sait qu'elle ne saurait quoi faire. Même pour se promener dans le jardin, elle ne tentera pas un effort. Ce petit jardin clos n'a pas pour elle un grand attrait. Elle sait qu'au delà du jardin il y a la plaine ; des champs, d'autres cours de fermes, des hêtraies ; puis d'autres champs, jusqu'à la mer. Un petit mouvement qu'elle fait, pour se remonter sur les coussins et qui balance un peu le hamac, froisse un livre qu'elle a pris avec elle mais qu'elle n'a pas ouvert. Elle porte à ses dents un fin mouchoir bordé de fausses dentelles, puis allonge son bras hors du hamac et laisse tomber le mouchoir. Et maintenant elle attend que du monde vienne, son mari, ses enfants, sa belle-sœur ; Miss Ashburton enfin, à qui elle dira : « Oh ! je vous en prie, Miss Ashbretonne (prononcer ce nom étranger la fatigue) que vous seriez aimable de bien vouloir me donner mon mouchoir. »

Quatre heures sonnent. La servante apporte le plateau chargé.

— Bertha, montez avertir Madame Palissier que le thé est servi depuis longtemps.

Et comme Bertha se baisse pour ramasser le mouchoir :

— Non, laissez.

Lucile Bucolin a revu sa belle-sœur sans plaisir ; certainement ses cheveux ont encore blanchi depuis l'hiver ; le deuil durcit ses traits ; elle a complètement perdu cette sorte d'attrait piteux que lui prêtait momentanément la tristesse ; Lucile s'attendait à voir une désolation plus jolie. Elle imagine quelle serait la sienne, le jour où Bucolin viendrait à mourir ; elle invente le pâlissement de ses joues, l'alanguissement de ses yeux... Elle saisit un petit miroir au glissant couvercle d'argent, qui pend à sa chaîne parmi d'autres menus objets, et se regarde. D'un doigt subtil elle touche sa lèvre, cueille un peu de salive et la porte au bord de son œil. L'insuffisante glace ne lui renvoie qu'un morceau de son image : une pommette à peine un peu moins pâle que le front, l'angle allongé de paupières sans rides, une tempe imperceptiblement bleuie par la veine et que recouvre presque un pesant bandeau de cheveux un peu crépelés et très noirs.

maison et les murs, l'étranglement du jardin n'a laissé de place que pour insinuer une allée et pour dissimuler un peu, à l'aide de très hauts buissons et de lierre, la paroi de muraille aveugle.

Derrière la maison, au couchant, le jardin se développe plus à l'aise. Une allée, riante de fleurs, devant les espaliers au midi est abritée contre les vents de mer par un épais rideau de lauriers du Portugal et par quelques arbres. Une autre allée, le long du mur du nord, disparaît entre les branches. Les enfants l'appellent « l'allée noire » et, passé le crépuscule du soir, ne s'y aventurent pas volontiers. Ces deux allées mènent au potager qui continue en contrebas le jardin après qu'on a descendu quelques marches. Puis, de l'autre côté du mur, que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois-taillis où l'avenue de hêtres, de droite et de gauche, aboutit. Du perron du couchant, le regard, passant par-dessus ce bosquet, retrouve un peu plus loin le plateau ; une riche moisson le couvre. À l'horizon pas très distant, l'église d'un petit village et, le soir, quand l'air est tranquille, les fumées de quelques maisons.

L'air est chaud. Tout est si calme, si limpide, que l'âme que n'engourdit pas le bonheur en éprouve un indistinct malaise. Les enfants sont allés jouer dans l'avenue ; des éclats de leurs rires et de leurs cris parviennent jusqu'à la pelouse où la famille va se rassembler pour le thé. Là, sous un cèdre énorme, dont on a supprimé les premières branches trop basses, Lucile Bucolin qui se sent lasse et qui est seule encore, a fait dresser le hamac. Il est bientôt quatre heures ; sous l'ardeur du soleil les tabacs blancs se sont fermés. Par instants un souffle plus frais agite les cimes des arbres et, du haut des robinias fleuris, précipite une avalanche d'odeur.

Lucile Bucolin regarde, sur le devant de la maison, les rosiers alourdis de roses. Elle regarde, au-dessus du toit, flotter une branche d'acacia-robinia dans l'azur. Elle cherche des yeux le pinson qui l'obsède de ses garulements monotones. Elle voit, par-dessus le mur abaissé du jardin, les pommiers de la cour de ferme, l'avenue, et, plus loin, outre les troncs des hêtres, la fuite des champs, la plaine. Elle sait que ses deux filles, avec son neveu, jouent là-bas, surveillés par Mlle Caudron. Elle sait que son mari, quand sonnera quatre heures, sortira de son bureau dont voici la

Jérôme Palissier était de santé délicate. Après la mort de Jean Palissier son père, l'attention de Madame Jean Palissier se reporta toute sur lui. Les médecins ayant conseillé pour l'enfant le grand air, Alfred Bucolin insista pour que sa sœur et son neveu vinsent passer chez lui les vacances, à Fongueusemare, où lui-même passe chaque été. Jeanne Palissier n'a pas grande sympathie pour Lucile Bucolin sa belle-sœur, mais Jérôme doit retrouver à Fongueusemare deux cousines à peu près de son âge, avec qui sa mère aime à le voir jouer. La chaleur de Paris étiole cet enfant studieux ; ils partiront, sans même attendre les vacances, dès les premiers jours de juillet. Mademoiselle Ashburton les accompagne ; Madame Palissier, depuis son deuil, la retient constamment auprès d'elle ; elle a fait sa meilleure amie de celle qui n'était d'abord que son institutrice, il y a quelque vingt ans, lorsqu'elle débarqua d'Écosse pour être la gouvernante des trois demoiselles Bucolin. Jérôme Palissier grandit entre ces deux femmes, protégé du monde par elles ; il lui semble avoir deux mères ; il semble presque à Miss Ashburton avoir un fils.

Après cinq heures de train et plus d'une heure de voiture, ils arrivent à Fongueusemare vers le milieu de l'après-midi.

Dans un jardin pas très grand, pas très beau, que rien de bien particulier ne distingue de quantité d'autres jardins normands, la maison des Bucolin, blanche, carrée, à deux étages, ressemble à beaucoup de maisons de campagne du siècle avant-dernier. Elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin, au levant ; autant par derrière ; mais elle n'en a pas sur les côtés. Les fenêtres sont à petits carreaux ; quelques-uns récemment remplacés, paraissent trop clairs parmi les vieux qui, auprès, paraissent verts et ternis. Certains ont des défauts que les parents appellent des « bouillons » ; l'arbre qu'on regarde au travers se dégingande ; le facteur, en passant devant, prend une bosse brusquement.

Le jardin, rectangulaire, est entouré de murs. Il forme devant la maison une pelouse assez large, ombragée, dont une allée de sable et de gravier fait le tour. De ce côté le mur s'abaisse pour laisser voir la cour de ferme qui enveloppe le jardin et qu'une avenue de hêtres limite à la manière du pays. Entre les côtés de la



résigner à un repos de quelques semaines. Le voisinage des Palissier-Bucolin l'attire aussi dans ce pays où il a passé une partie de son enfance. Il savait que Madame Palissier devait arriver aujourd'hui et vient lui présenter ses hommages, accompagné de sa plus jeune fille et d'une de ses nièces, toutes deux à peu près de l'âge de Juliette. Voyant qu'il n'y aura pas assez de sièges, Madame Palissier s'écrie :

— Les enfants vont pouvoir aller jouer ; et Geneviève entraîne la bande vers la grange.

Monsieur Vautiers n'est pas tant âgé qu'usé. Son visage s'efforce souvent au sourire, mais aussitôt après les coins de la bouche retombent d'autant plus sévèrement. Il connaît depuis longtemps la famille Bucolin dont il a baptisé ou enterré plus d'un membre ; il a béni le mariage d'Alfred ; on peut presque dire que c'est lui qui l'a fait — et ajouter que ce n'est pas ce qu'il a fait de meilleur. Voici comment :

Horace Vautiers, qui s'est marié très jeune, a d'abord été pasteur à La Martinique. C'est de Saint-Pierre que les Vautiers, qui n'avaient pas encore d'enfants, ramenèrent, en rentrant en France, la jeune orpheline Lucile, dont ils avaient connu les parents. Un peu rêveuse ou paresseuse, la fillette semblait de caractère doux, indolente, mais d'humeur égale ; elle était étrangement jolie. Sa beauté, lorsqu'elle parut pour la première fois dans l'église de \*\*\* fit une espèce de scandale en distrayant beaucoup d'attention du sermon. Madame Vautiers, qui n'avait que quelques années de plus que Lucile, se sentit vite assez gênée de garder à son foyer et de promener à son côté une fille dont l'aspect seul semblait une provocation, aussi, lorsque vint se porter en prétendant sérieux Alfred Bucolin, dont la conduite était rangée et la carrière semblait assurée, les Vautiers le considérèrent comme un envoyé de Dieu et accueillirent avec actions de grâces sa demande. Alfred obtint, avec la main de la pupille, les approbations, félicitations et exhortations du pasteur qui célébra lui-même le mariage, peu après. Lucile avait dix-neuf ans. Alfred en avait trente-quatre. Il y a quinze ans de cela.

---

Geneviève, me jetai à genoux, mais au lieu de prier, j'embrassais et mouillais de mes larmes la fleur. La tige de la fleur était glissée dans l'étroite déchirure d'un papier sur lequel elle avait écrit :

*À mon frère Marcel – Geneviève*

Puis, au-dessous, ce verset de l'Apocalypse :

*Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie.*

Brusquement toute mon impatience tomba, mais la plus paisible inquiétude prit sa place : sans doute Geneviève était malade et, puisqu'elle m'aimait, si elle ne m'écrivait pas, c'était qu'elle ne pouvait écrire. Ce soir même, j'adressai une lettre de craintive interrogation à sa sœur.

Ce fut Geneviève qui répondit ; oui, le surlendemain, je reçus d'elle une carte avec quelques phrases très simples : des occupations l'avaient empêchée de m'écrire ; j'avais tort de m'inquiéter ; elle pensait à moi et me souhaitait bon travail... enfin la plus décevante des lettres. Je récrivis ; je récrivis en vain ; des vacances de Pâques aux vacances de l'été je ne pus obtenir d'elle que de courts billets qui crispèrent mon âme de faim et d'irritation. Je pris le parti de ne lui rien écrire moi-même que de banal, espérant lui plaire davantage en partageant ainsi cette contrainte et reportant à mon prochain séjour à T\*\*\* tous mes espoirs. De la tige de fleur séchée je ne lui parlai pas, par je ne sais trop quelle pudeur ; j'accordais mal avec ce don, la froideur qui tout aussitôt l'avait suivi – et le ton compassé de notre correspondance fit que je voyais approcher presque avec appréhension les vacances.

## Deuxième version (BnF)

On prend le thé. La barrière chevrotte de nouveau...

– Geneviève ! cours chercher deux tasses.

C'est le pasteur Vautiers qui vient du village voisin où il s'est établi pour l'été. Il est malade. Il a dû prendre un suffragant et se

grandes joies et les repoussent, de leur poids mort, dans le passé. J'eusse voulu parler à Geneviève ; mais dès qu'elle parut au salon où je l'attendais, ce fut pour se mettre au piano et s'absorber dans la musique.

Un instant cependant, vers le soir elle descendit avec moi dans le jardin. Je commençai à lui parler : — Non, lisons plutôt, dit-elle ; et elle me tendit un petit volume de Shelley où les jours précédents nous avons commencé de lire ensemble *l'Epipsychidion*. Sur les banques du potager, en bordure, croissait une petite renoncule rouge sang qu'on appelle je crois : Adonide. Je la priai de m'en cueillir une tige, afin que je la fasse sécher et que dans ce volume de Shelley elle me serve de signet. Mais Geneviève refusa ; plus j'insistai, plus je sentis sa volonté se raidir. Nous avons interrompu notre lecture et nous rentrâmes sans l'avoir achevée.

Au matin du jour suivant je dus partir ; je me replongeai dans le travail.

De Paris, et presque sitôt arrivé, je lui écrivis une longue lettre, où je laissais mon cœur déborder. Tout ce que je n'avais osé lui dire, je l'écrivis éperdument. J'écrivis fort avant dans la nuit ; puis, sans attendre le matin, voulus porter ma lettre à la poste. Exalté, non lassé par la veille, je marchai tête nue, le long des quais, baignant mon front dans la fraîcheur de l'aube... Puis commença l'attente.

Jusqu'alors elle m'avait écrit fréquemment. Ses lettres avaient fait le vivant soutien de ma vie... J'attendis. J'attendis désespérément sa réponse. Je récrivis une lettre plus calme, timorée. J'attendis encore...

Un soir que j'étais las d'attendre, que mon espoir battait de l'aile et que la solitude m'angoissait, je pris le livre de Shelley que je n'avais pas encore rouvert depuis notre dernière promenade. Je voulais reprendre le poème au point où nous l'avions laissé. Le livre s'ouvrit à cet endroit tout de lui-même. Quelle fut ma surprise, d'y voir, entre les feuillets écartés, cette tigelle d'adonide, fraîche encore et humide de vie, qu'elle m'avait d'abord refusée puis, en secret, avait glissée dans le livre.

Comme fou, riant et pleurant à la fois, je remerciai Dieu, puis

quelle sécurité dans l'action ! quelle simplicité dans l'amour !...

Si mes phrases aujourd'hui me semblent vaines, je vous redis ce que je peux d'une conversation où il me semble que je fusse seul à parler, où pourtant Juliette me répondait, mais où j'écoutais mal ses paroles ; elles tombaient à terre comme tombent des oiseaux blessés. Oh ! triste aveuglement de mon amour ! N'ai-je donc pas su voir ses rougeurs ? entre ses mots, n'ai-je pas compris ses silences ? senti trembler sa main quand elle la posait sur mon bras ? — Non ; rien. Je songeais que je repartirais dans deux jours et, racontant insatiablement mon amour, j'en occupais déjà l'avenir. Elle, elle me parlait de sa sœur. Égaré par le tremblement de sa voix je m'écriai : — Comme je t'aime, ma Juliette, de te sentir aimer tant Geneviève ; puis inconsidérément je la pressai tendrement contre moi.

Nous marchions dans cette étroite allée que maintenant envahissent les asters et les anthémis, que parfumaient alors les premiers œillets de l'année. Cette allée tournait un peu plus loin, s'élargissait, entre des ifs taillés et des buissons de symphorines formait une étroite salle de verdure où souvent nous venions nous asseoir. Nous fûmes très surpris de trouver là Geneviève que nous croyions dans le cabinet de mon oncle ; elle restait assise comme nous attendant et nous dit simplement : — Je vous regardais venir.

— Pourquoi n'es-tu pas venue nous rejoindre ? s'écria Juliette.

— Je croyais que vous causiez...

À présent, quand je repasse en moi ce passé, j'entends trembler leur voix, je sens leur gêne ; maints signes légers m'apparaissent dont ma mémoire inconsciemment s'emparait, mais dont je n'eus la signification que plus tard.

J'avais à l'égard de Geneviève une sorte de pudeur que causait l'excès même de mon amour ; ma réserve avec elle était extrême. Ce même soir, à l'instant de quitter mes deux cousines, j'embrassai tout enfantinement Juliette, comme j'avais accoutumé de faire, puis m'approchant de Geneviève, et peut-être sentant aussi chez elle un imperceptible recul, je lui pris gauchement la main qu'elle me tendit sans lever vers moi son regard.

Le lendemain fut un jour terne comme ceux qui suivent les

prit dans un état de foi qui pût lui plaire... Absurdité ! Je n'ai plus aujourd'hui que du mépris pour ce dont je faisais alors mon bonheur.

Quand approcha le temps de Pâques, mon désir de la revoir devint si vif que je ne pus attendre les vacances. Les devançant de plusieurs jours, j'annonçai mon retour brusquement. Quel revoir ! Le mot fiançailles, s'il n'éclatait pas sur nos bouches du moins chantait déjà dans nos cœurs. Pour solenniser la muette promesse que déjà nous nous faisons l'un à l'autre, nous approchâmes ensemble de la table sainte le jour de Pâques. Marguerite aussi communia. Je remarquai, à ce nouveau séjour, qu'elle était devenue beaucoup plus grave ; elle n'ignorait rien de notre amour ; à l'instant de communier je rencontrai son regard ; puis ce regard se reporta sur Geneviève, et comme les lèvres de Juliette tremblaient je pensai qu'elle demandait à Dieu de nous bénir. L'instant d'après, elle me regarda de nouveau et je lui souris déjà comme un frère sourit à sa sœur.

Vers le soir je sortis avec Juliette dans le jardin ; l'air était plein d'oiseaux ; un printemps ravissant s'avance à notre rencontre. Une si abondante joie montait de mon cœur à mes yeux que je ne voyais rien qui ne fût coloré par elle ; je ne pouvais parler qu'elle ; et c'est de cette joie que Juliette aussi me parla :

« Qu'il me tarde de pouvoir t'appeler mon frère, me dit-elle. Attendez-vous longtemps encore ?

— Mais je n'ai pas encore vingt ans, m'écriai-je en riant ; je ne puis pourtant pas l'épouser avant d'avoir fait mon service !

— Tu le fais l'an prochain. Ce sera donc sitôt après ?

— Oui, j'espère ; si ta sœur y consent — et par cet inquiet et absurde besoin de me faire redire par elle ce dont je ne pouvais douter : — Toi qui la connais bien, dis, est-ce que tu crois qu'elle m'aime ?

Juliette haussa les épaules. — Si toi-même l'aimais moins, dit-elle, tu sentiras peut-être mieux son amour.

— Ah ! continuai-je, si seulement nous pouvions, nous penchant sur celui qu'on aime, voir en lui comme en un miroir quelle image nous y posons, lire en autrui aussi bien qu'en nous-mêmes, mieux qu'en nous-mêmes... Quelle tranquillité dans la tendresse !

réfléchir le monde dans cette âme", et nous établissions aussitôt je ne sais quelles hiérarchies, estimant au plus haut les facultés contemplatives. Mon oncle qui s'était tu jusqu'alors, nous reprit en souriant tristement : Mes enfants, dit-il, même brisée, Dieu reconnaîtra son image. Gardons-nous de juger les hommes d'après un seul moment de leur vie. Tout ce qui vous déplaît en ma pauvre sœur, elle le doit à des événements que je connais trop bien pour la critiquer aussi sévèrement que vous faites. Il n'y a pas qualité si charmante de la jeunesse qui ne puisse en vieillissant se gâter. Ce que vous appelez : agitation chez Félicie, n'était d'abord qu'élan charmant, primesaut, abandon à l'instant de grâce. Nous n'étions pas bien différents de ce que vous paraissez être aujourd'hui, je vous assure. J'étais assez pareil à toi, Bernard ; plus peut-être que je ne le sais. Félicie ressemblait beaucoup à ce qu'est à présent Marguerite ; oui, physiquement même — et brusquement je la retrouve, ajouta-t-il en se tournant vers elle, dans certains éclats de ta voix ; elle avait même sourire, et ce geste qu'elle a bientôt perdu, de rester comme toi parfois, longuement, sans rien faire, assise, les coudes en avant, le front buté dans les doigts croisés de tes mains. — Et comme Marguerite rougissait, il ajouta plus bas, vers moi : ta mère, elle, ressemblait plutôt à Geneviève — et les larmes emplirent ses yeux.

Peu de temps après, quelques difficultés au sujet de la succession de ma mère, me rappelèrent à Paris, écourtant inopinément mes vacances ; je dus m'installer seul ; dès que mes cours ouvrirent je me plongeai dans le travail ; devant moi s'ouvrait large la vie ; j'y entrais délibérément.

Je me liai peu avec mes nouveaux camarades, sortant peu, fuyant les plaisirs ; je m'avançais en tenant haut mon cœur comme plein d'une liqueur précieuse, et je dirigeais droit mes pas, veillant à n'en rien renverser. Je méprisais intensément tout ce dont les autres se grisent et me grisais de mes renoncements.

La correspondance entre Geneviève et moi devint fréquente. Je prenais soin de n'aventurer ma pensée qu'en des chemins qu'elle aurait pu choisir d'elle-même, de manière que, pas à pas, elle aimât m'y accompagner. Plutôt que de la troubler par des doutes, je prétendais n'en pas avoir et maintenais amoureusement mon es-

là, pour la première fois, que nous parlâmes de l'avenir.

Mes premiers examens passés, il m'eût fallu choisir une carrière ; je restais incertain, trop désireux d'apprendre encore pour consentir à me limiter aussitôt. Le peu de fortune que je venais d'hériter de ma mère me laissait heureusement du répit. En causant avec Geneviève, ses conseils autant que mes goûts me poussèrent vers la philosophie, et, sans trop m'inquiéter de ce qu'il en pourrait réussir, je résolus de préparer d'abord ma licence. À vrai dire deux routes seulement me tentaient : la médecine ou le pastorat ; je cherchais en moi, j'exigeais quelque apostolat à remplir ; la vie sinon m'eût paru vaine ; je ne séparais pas cela de notre amour ; c'en était le soutien nécessaire et je comprends bien à présent d'où venait chez Geneviève sa tranquille assurance avec moi ; c'est que nous n'avancions pas tant l'un vers l'autre que tous deux vers un même but... Non, je ne puis sourire aujourd'hui de nos faciles certitudes ; pour certaines âmes, le scepticisme n'est qu'une fatigue, non un commencement de la vertu... Je ne sais plus ; aujourd'hui ces mots me semblent vains. Ce qui nous occupait uniquement alors, ce que nous appelions : la pensée, ne me semble plus aujourd'hui qu'un prétexte à quelque communion plus savante, qu'un déguisement du sentiment, qu'un revêtement de l'amour...

Vers la fin de l'été la tante Félicie revint passer auprès de nous quelques jours. Sa présence aussitôt désenchantait de nouveau l'atmosphère de la maison. Une sorte d'affairement continu l'essoufflait ; ses gestes étaient sans douceur, sa voix sans mélodie ; elle nous bousculait de caresses ; à toute heure du jour c'étaient des effusions subites où son affection pour nous débordait ; nous en étions tous trois excédés. Mon oncle l'aimait beaucoup, mais rien qu'au son des paroles qu'ils échangeaient, il était aisé de sentir combien il avait préféré ma mère.

Quelques jours après le départ de ma tante, je me souviens qu'un soir, à table, nous parlions d'elle : quelle agitation ! disions-nous. Se peut-il que les flots de la vie ne laissent pas plus de répit à son âme ? Belle apparence de la vie, que devient ici ton reflet ! — Car nous nous souvenions alors du mot de Goethe qui, parlant de Madame de Stein, écrivait : "Il serait beau de voir se

vement de nos sentiments s'entendait. Mon deuil n'avait pas assombri, semblait-il, mais comme aggravé notre amour. Pour nous trois, une vie au monotone cours commença.

Je dis nous trois, car je ne voyais guère mon oncle qu'aux heures des repas ; encore se levait-il de table souvent sans avoir dit un seul mot. Je le trouvais changé ; je savais qu'il aimait ma mère, mais m'étonnais que sa mort eût à ce point pu l'affecter. Il arrivait parfois, au dîner, les yeux rouges, les paupières lourdes ; on voyait qu'il avait pleuré ; ces soirs-là, nous non plus n'osions rien dire. Certainement j'aimais beaucoup mon oncle, mais je ne pouvais l'estimer de ne pas dominer sa douleur ; et peut-être égoïstement lui en voulais-je, car il me semblait qu'il empêchait ainsi notre joie... J'ai honte à employer déjà ce mot ; mais que pouvait ici mon deuil contre l'exultation qui me vivifiait dès l'aurore ? Sitôt après le départ de ma tante Félicie, j'avais, par discrétion, parlé de m'en aller, d'occuper à voyager ces vacances. Aux premiers mots que j'en hasardai devant mon oncle : "Pourquoi partir ? dit-il ; n'es-tu pas bien ici ? N'es-tu pas aussi mon enfant ?" et, se penchant, il m'embrassa plus tendrement que je n'eusse cru qu'il sût faire. Je ne demandais que ces mots pour rester.

Geneviève se tourmentait beaucoup de la tristesse et des fatigues de son père. Elle s'enfermait avec lui de longues heures ; quand je passais près du bureau j'entendais le bruit de sa voix, soit qu'elle lui parlât, soit qu'elle lui fît la lecture. Nous lisions ensemble aussi, tous les deux, plus longuement et plus souvent que l'an passé ; c'est-à-dire que je lui faisais la lecture tandis qu'elle cousait ou brodait. Marguerite cependant s'occupait à son tour du ménage ou étudiait encore son piano ; elle n'aimait pas beaucoup la lecture. Parfois aussi j'accompagnais les deux sœurs dans le jardin, cueillant des fleurs, soignant les fruits des espaliers. Oh ! c'étaient là des occupations si simples que je ne puis rien en dire... mais c'est de tout cela que je faisais mon bonheur. Je me levais très tôt ; j'étais éveillé par ma joie, et mon amour au devant du jour s'élançait. Quand je rêve à ce temps aujourd'hui, je le revois plein de rosée. Ce banc où je suis assis avec vous, j'étais alors assis près d'elle. Un rosier poussait derrière nous, qui n'est plus ? C'est



Ce même soir, retiré dans ma chambre, sans lumière, je restais agenouillé, essayant de prier encore, quand ma porte s'ouvrit ; sans me retourner, sans la voir, je sentis s'approcher de moi Geneviève. Je me redressai en chancelant ; elle posa ses mains sur mes épaules ; craintivement je voulus l'embrasser sur le front, mais sa tête était levée vers moi et nos lèvres se rencontrèrent. — Que nous fussions-nous dit ce soir-là ?

Le lendemain arriva dès le matin une sœur de ma mère, dont je ne vous ai pas encore parlé, que mon oncle avait avertie par dépêche. Mes cousines ni moi n'aimions beaucoup notre tante Félicie, qui pourtant certainement nous aimait. Nous la sentions bonne, il est vrai, mais, sans précisément l'avouer, nous méprisions un peu que sa conversation ne s'élevât jamais de la terre. Elle restait comme submergée par la vie, s'agitait dans l'événement comme un mauvais nageur dans la lame ; le zèle qu'elle montrait pour nous paraissait toujours essoufflé. Bien qu'elle fût plus jeune que ma mère, ses deux fils étaient mes aînés ; suivaient trois filles que je voyais une fois par an sans plaisir. Quant à mon oncle, son mari, c'était un gros commerçant de Bordeaux que ma tante, lorsqu'elle venait nous voir, laissait heureusement à ses affaires. Je l'entrevis pourtant le lendemain, mais à peine m'adressa-t-il la parole ; deux de ses filles étaient avec lui ; sitôt après l'enterrement, tous trois repartirent. Ma tante s'attarda quelques jours après eux, encomrant la maison de ses soins. Peut-être lui reprochais-je aussi, malgré moi, de préférer, et manifestement, Marguerite à Geneviève. Geneviève, il est vrai, restait si réservée que l'on pouvait vivre de longs jours auprès d'elle sans rien remarquer d'elle que sa beauté ; et Marguerite était charmante ; bien que tout occupé par sa sœur, je l'aimais tendrement ; et peut-être, si je n'avais pas connu Geneviève me serais-je épris d'elle, mais l'éclat de son teint, ses subites rougeurs, le désordre de ses cheveux, la chaleur de sa voix, de son rire, tout ce qui me charmait en elle, me paraissait alors de grâce trop humaine, et je me retournais vers Geneviève, dont le secret ne se découvrait qu'à moi seul.

Dès que la tante Félicie nous eût laissés, la maison put se recueillir ; une sorte de sérénité l'habita, qui ressemblait presque au bonheur, et où, comme en un milieu très sonore, le moindre mou-

un ton beaucoup plus simple :

« Excusez-moi ; peut-être que je me surfaçais, après tout, cette ferveur et cette avidité. Peut-être ma terne vie d'aujourd'hui prête-t-elle un peu trop d'éclat à des souvenirs qui, je le crains, vous paraîtront bien ordinaires. Il me semble à présent que je vous le dis, que de vous en parler les décolore et qu'usant à les exprimer le reste de chaleur de leur vie, après que je vous aurai tout raconté je ne sentirai plus en moi que de la cendre.

Les cours de cette année s'achevèrent sur d'assez brillants examens. Ma mère cependant tombait malade ; j'étais pressé de la revoir ; à peine avais-je pris mon diplôme, je repartais pour T\*\*\*. Hélas ! Je n'arrivai que juste à temps pour l'embrasser encore et pour recevoir ses adieux. Mes deux cousines étaient là ; mon oncle aussi, très grave, avec cette expression de visage qui semblait offerte au Seigneur et qu'il prenait souvent en chaire. Mal averti j'entrais presque bruyamment dans la chambre, joyeux, exubérant ; un regard de Geneviève m'arrêta, et le geste de silence que fit mon oncle. Ma mère déjà se mourait. Elle me reconnut pourtant ; je la vis s'efforcer de sourire, mais elle était trop faible et ne put que dire et répéter deux fois : "Mon enfant !..." Puis un essai de geste de sa main nous fit nous rapprocher, mes cousines et moi sans rien dire et nous agenouiller à la fois. Ma mère, à cet instant, sembla reprendre quelque force ; elle regardait chacun de nous trois tour à tour et disait à présent : "Mes enfants..." — J'étais entre Geneviève et Marguerite ; comme étranglé par une émotion si subite et si forte je cachai mes sanglots en appuyant mon front contre le lit. J'étais encore ainsi quand je sentis se poser une main ferme sur ma tête ; mon oncle était derrière moi, tout près. Je relevai les yeux ; ma mère avait les siens vitreux ; mon oncle se penchant lui baissa du doigt les paupières, puis se courbant vers moi m'embrassa sur le front.

Marguerite qui pleurait à petits cris saisit alors ma main que j'abandonnai dans la sienne tout en me retournant vers Geneviève ; je m'étonnai de voir son visage sans larmes, mais sa douleur, on le sentait était profonde, bien plus que celle de sa sœur. Mon oncle commença de prier à voix haute ; il restait debout près de nous, près du lit ; avec lui nous dîmes l'Amen.

Pourtant je restais rarement seul avec Geneviève cette année ; tant de soins l'occupaient... Ma mère dirigeait encore la maison, mais Geneviève en était comme le cœur paisible ; sa calme activité ne s'interrompait pas un instant ; les plus humbles travaux s'exaltaient, accomplis par elle ; j'aimais sa voix lorsqu'elle parlait à des pauvres ; ceux du pays, qu'elle connaissait tous, elle les allait voir, tantôt avec son père ou ma mère, tantôt seule ; si je l'accompagnais parfois ce fut contre son gré, et bien qu'elle demeurât devant moi aussi pieusement naturelle, je sentais qu'ici mon regard, où parlait trop mon amour, l'importunait.

À travers tous ces soins, elle semblait encore contemplative ; je songeais, en regardant ses yeux, à quelque profonde eau qui tout en coulant paraît calme tant frémit doucement sur sa fuite le reflet continu du ciel.

Quand le temps vint de la fin des vacances, ma mère décida de rester. Je rentrai donc seul à Paris où mes études me rappelèrent ; je me logeai chez des amis de mon père et repris les cours du lycée. Durant cette année de rhétorique je n'écrivis que très rarement à celle que j'appelais ma sœur ; il était naturel que j'adressasse à ma mère les lettres où je leur racontais ma vie. À la table du soir, je le savais, ma mère lisait ces lettres à voix haute ; certainement, tout en adressant ces lettres à ma mère, c'est à Geneviève qu'insidieusement je parlais ; je parlais mieux ainsi, plus aisément ; m'adressant directement à elle, je n'eusse pu, gêné par trop d'amour ; car de l'amour je n'osais rien dire, mais trouvais vain à dire tout ce qui n'était pas cet amour.

Plein d'assurance, de confiance en l'avenir, j'apportais au travail une assiduité continue ; un grand espoir vague me portait ; l'éveil de mon esprit réveillait devant moi chaque chose ; je lisais avec voracité ; j'apprenais comme sans le vouloir, par besoin et faisais de tout nourriture. J'aimais ma propre avidité ; mais celle qu'on a pour la vie me paraissait peu désirable et n'aspirer qu'après ce qui me la saurait combler. Au reste je ne cherchais point tant ce qui pouvait rassasier ma faim que ce qui la pouvait augmenter ; devant le reste du monde et la vie je restais comme un enfant devant la mer. »

Il s'arrêta brusquement, puis reprit après quelques instants sur

l'anglais mieux que moi, qui ne l'avais étudié qu'en classe ; sous prétexte de me faire expliquer quelques vers je relus avec elle de longs passages de Milton et de Shelley ; puis peu après nous abordâmes le suave livre de Malory ; Marguerite et ma mère se joignirent à cette dernière lecture. Ainsi s'écoulait la fin du jour, non pas autour de la grande table du salon, mais dans un coin plus clair à la fois et plus retiré de la pièce, moi lisant, ma mère et les deux sœurs travaillant à quelque ouvrage de couture, et ma mère parfois prenant le livre, soit pour relire en prononçant mieux que moi quelque phrase, soit pour élucider le sens d'un passage ambigu. Parfois, quand le temps était beau, nous lisions dehors sous le cèdre. Vers le soir l'odeur d'une corbeille de grands tabacs blancs, qui se ferment le jour, s'élevait. Je semblais lire à elles trois ; en vérité je ne lisais qu'à Geneviève, et sentais qu'elle le sentait.

J'étais à cette époque très pieux ; ma foi religieuse, qu'aucun doute encore n'avait essayé d'altérer, ajoutait et mêlait sa ferveur à celle de mon amour. Je présentais à Dieu tous les mouvements de mon cœur... Une sorte d'éblouissement m'arrête aux souvenirs de notre enfance, tant pour moi s'en échappe encore de clarté. Hélas ! je n'abreuve plus aujourd'hui à cette source tarissante que mon inutile constance et qu'un reste de volonté sans valeur... »

Il s'arrêtait ; je posai ma main sur la sienne. Le jardin que parfois traversait un souffle d'automne se défeuillait autour de nous lentement. Il repoussa ma main, reprit comme s'il se parlait à lui-même.

« Mon bonheur était fait du désir de la rendre heureuse ; et ma joie augmentait à voir reculer devant elle l'ombre que sur son front son deuil mystérieux laissait encore ; une inquiétude, une sorte d'effarouchement lui restait, dont je voulais par tout mon amour la guérir. Ma mère était habile à m'y aider ; elle réunissait ses nièces et son fils dans son embrassement maternel et ne s'alarmait pas de mon amour, soit qu'elle en mesurât mal la profondeur, soit que lui parût naturel un attachement amoureux entre nous ; les mariages consanguins furent fréquents dans ma famille, et quand je songe à la facilité de nos rapports, je ne puis croire que mon oncle et ma mère ne s'entendissent pas pour les favoriser.

de cela, mon petit. Surtout n'en parle pas à tes cousines.

La vie continua, dont chacun s'efforçait d'oublier ou de cacher la déchirure. Une vie sans éclats de gaieté, mais qu'habitait pourtant une sorte de secret bonheur, une paix presque religieuse, invitant à la méditation, à l'étude, et plus charmante à mon cœur que la joie. Je ne voyais pas beaucoup Geneviève ; seul, dans ma chambre ou dans le jardin, suivant le temps, j'occupais au travail mes matinées. Marguerite au piano s'appliquait à des exercices qui rythmaient également l'atmosphère, et semblaient tempérer mon cœur. Après les exercices elle se prenait à quelque sonate classique ; mais son jeu, tout de grâce, d'élégance et de précision superficielle ne semblait fait que pour les musiques légères. D'ordinaire, après les repas de midi, Marguerite sortait dans le jardin et laissait le piano à Geneviève ; alors je m'asseyais près du piano, près d'elle, avec un livre que distraitement je lisais. Le salon plein de fleurs était dans l'ombre ; ma mère était là qui cousait ; la porte du bureau où travaillait mon oncle restait ouverte ; il semblait que s'arrêtât l'heure. C'est la *Vita Nuova* que je lisais ; quand j'arrivai devant ces vers :

*E se io levo gli occhi per guardare,  
Nel cor qui si comincia un terremoto,  
Che fa da' polsi l'anima partire,*

en tremblant je relevai les yeux vers Geneviève. La musique qu'elle faisait me paraissait plus belle que tout ce qui se peut ouïr sur la terre ; le piano même semblait changé ; plus de sons grêles ; des sons épais, mâles et pleins de cœur ; dès les premiers accords on oubliait tout le passé ; elle imposait son chant au silence. Parfois mon oncle paraissait à la porte de son bureau et restait un instant à regarder très tendrement sa fille.

J'appris qu'avant notre venue c'était elle qui, chaque dimanche, tenait l'orgue de la chapelle. Pourquoi ne le tenait-elle plus à présent ? — C'est notre présence qui te gêne ? lui demandai-je en croyant plaisanter. Elle rougit alors et me répondit : — C'est la tienne qui me distrait.

Je lisais, vous disais-je, la *Vita Nuova* de Dante. Ensemble nous apprenions l'italien. Que n'eussé-je appris avec elle ! Elle savait

maigre troupeau de fidèles, d'autant plus assidus qu'ils étaient rares, et d'autant plus ancrés dans leur foi. Mes regards allaient avec admiration vers quelques très vieilles figures ; qui ne les a point vues imaginerait mal ce que la race cévenole peut exprimer d'énergique et noble beauté. Sur leurs traits, leur passé d'endurance, d'abnégation et de vaillance obstinée se lisait. Autour d'elles se pressaient ce jour-là enfants et petits-enfants qu'avaient rassemblés les vacances. À l'occasion de cette réunion, le texte que mon oncle avait choisi pour son sermon était, je m'en souviens, ce verset tiré des Psaumes : « Oh ! qu'il est agréable, oh ! qu'il est bon, pour des frères, de demeurer ensemble... » — Mon oncle était lui-même d'une de ces familles cévenoles pour qui le calvinisme semble fait, qui du catholicisme ont surtout ceci en horreur qu'il puisse séparer la religion de la morale, et chez qui la vertu s'accompagne volontiers d'âpreté. Mon oncle, ce jour-là, parla des familles patriarcales ; sa voix, pour peindre le bonheur, devenait grave. J'étais entre Geneviève et ma mère, dont les lèvres, quand s'approfondissait la voix du pasteur, se serraient. Pour moi je n'écoutais pas le sermon ; j'étais trop occupé par Geneviève ; je rêvais que je cheminai avec elle et ne me séparai d'elle jamais... Mais la voix de mon oncle, un moment, parut se troubler ; j'entendis la fin d'une phrase où il était question des "deuils causés par la mort ou par..." ici la voix se perdit un instant et je ne distinguai plus que ces derniers mots : "plus tristes que la mort". — Pourquoi regardai-je alors Geneviève ? Elle était excessivement pâle, et mon cœur se serra, car je crus qu'elle allait se trouver mal. — Mon oncle cependant avait repris son assurance, pour parler de la fragilité de tout amour "qui ne repose pas en Christ". Mais je ne pouvais plus rien comprendre ; je ne songeais qu'à la pâleur de Geneviève.

Après le sermon nous rentrâmes sans dire un mot. Dès que je me retrouvai seul avec ma mère, résolu d'en avoir le cœur net : — Où est ma tante ? maintenant dis-le-moi, je t'en prie... Son visage aussitôt se contracta : — Ta tante ? Mais elle est morte, mon enfant. — Elle vit que je sentais qu'elle mentait ; j'eus la peine de la voir rougir ; elle se reprit, se pencha, m'embrassa sur le front et, plus doucement : — Ta tante est partie, dit-elle ; ne parlons plus

cœur au jeu ; mes cousines s'étaient retirées ; j'entendais du jardin les maigres sons du piano de Marguerite. Le soir tombait. Je me sentis seul. Désœuvré je montai dans la chambre de ma mère ; je voulais prendre un livre, mais le livre était dans la malle qu'on n'avait pas encore ouverte et dont ma mère avait la clef. Ma chambre était là ; j'y entrai. Une autre porte ouvrait sur une sorte de grenier, qui séparait ma chambre de la chambre de Geneviève. Là séchaient, pendus au plafond, des bouquets de menthe, de bourrache et de verveine ; sur des claies des fleurs de tilleul ; l'air était chaud, chargé d'odeurs ; dès que je fus dans cette pièce, ma tête lourde me fit mal. Le piano s'était tu ; la maison se préparait toute à dormir. Devant moi se brouillait dans l'ombre une petite porte basse, d'où je ne détachais pas mon regard, et mon cœur se gonflait, car je me demandais : entrerais-je ?... Je chancelai, posai ma main contre le mur et murmurai « Geneviève ! es-tu là ? » si bas, que je crus le penser plus que le dire, et rêver lorsque j'entendis : Est-ce toi, Daniel ? Que veux-tu ? — Comme mon cœur battait quand j'entrai !

La chambre était déjà obscure, et, du seuil où j'hésitais, je distinguais mal Geneviève, agenouillée au chevet de son lit. Que fis-je alors ? Je crois que je m'agenouillai près d'elle ; je ne sais plus ; je ne sentais que sa détresse, mais me souviens qu'en posant mon front sur sa joue, je le mouillai tout à ses larmes. — Oh ! me dit-elle, pourquoi viens-tu ? — Il y avait comme un doute et comme un reproche dans sa voix. Je ne pouvais voir son regard, mais sentis, mais touchai ses sourcils délicats que levait une interrogation palpitante. Je n'étais qu'un enfant moi-même, mais... »

Daniel à ce moment s'interrompit et, brusquement, cachant un sanglot dans ses mains : « Ah ! pourquoi raconter cela ? dit-il. Vous-même, mon ami, saurez-vous comprendre comment un tel instant disposa soudain de ma vie ?... Je voulais lui parler ; mais un sanglot serrait ma gorge ; je ne pouvais que répéter son nom en la serrant convulsivement contre moi. Nous nous étions levés. — Nos parents vont rentrer, me dit-elle ; ils nous chercheront. Descends vite... »

Le lendemain fut un dimanche. Mon oncle, vous le savez, était pasteur ; la modeste chapelle où il prêchait ne rassemblait qu'un

J'aurais dû vous la présenter autrement... Elle ressemblait beaucoup à sa mère ; mais son regard était d'expression si différente que je ne m'avisai de cette ressemblance que bien plus tard. Je ne puis décrire un visage ; les traits m'échappent, et jusqu'à la couleur des yeux ; je ne revois que l'expression presque triste déjà de son sourire, et que la ligne de ses sourcils, si extraordinairement relevés au-dessus des yeux, écartés de l'œil en grand cercle. Je n'ai vu les pareils nulle part... si pourtant : dans une statuette florentine de l'époque du Dante ; et je me figure volontiers que Béatrix enfant avait des sourcils très largement arqués comme ceux-là. Ils donnaient au regard, à tout l'être, une expression d'interrogation intense et confiante — oui, d'interrogation passionnée. Tout en elle n'était que question et qu'attente. [L'œuvre d'un Dante peut bien n'être qu'une réponse à ce premier regard enfantin *barré*] Cette interrogation s'empara de moi, fit ma vie.

Marguerite cependant pouvait paraître plus belle ; la joie et la santé posaient sur elle leur éclat ; mais sa beauté, près de la grâce de sa sœur, semblait tout extérieure et se livrer à tous d'un seul coup. La différence d'âge entre elles deux semblait accrue, cet été. On ne la sentait pas seulement dans le visage, mais dans la voix et les propos, mais dans les gestes, dans la démarche ; les vêtements aussi, qui déjà faisaient de Geneviève une jeune fille ; Marguerite portait encore les robes courtes des enfants. Je ne vous dis là rien que d'ordinaire, je sais ; mais je vous redis tout comme il m'apparaissait alors. L'an précédent j'avais laissé Geneviève, les cheveux flottants ainsi que ceux de sa sœur ; en arrivant, cette année, lorsque je vis ses cheveux blonds relevés et noués sur la nuque, mon cœur se serra, car je compris que mon enfance était finie.

Quelque chose pesait sur la maison, une contrainte dont je ne comprenais pas la nature ; ce mystère assombrissait l'air plus que n'avait fait le deuil de mon père l'an dernier. Le soir de notre arrivée, les embrassements du revoir me parurent d'autant plus apprêtés et gauches que je les eusse souhaités plus passionnés. Sitôt après souper, ma mère se retira dans le bureau de mon oncle, où tous deux causèrent longuement. Les ayant enfin vus sortir dans le jardin, je m'en allais les rejoindre, mais ma mère me dit assez rudement : laissez-nous ; va jouer plus loin. — Je n'avais guère le



belle — vraiment je crois encore qu'elle l'était — et si extraordinairement jeune que je ne pouvais réaliser qu'elle fût mère de mes cousines. Je craignais de me trouver seul avec elle, et même avec les autres rassemblés, j'étais mal à mon aise devant elle... Je la revois, le coude sur l'appui de la chaise et son petit menton buté contre la paume de sa main ; l'autre main souvent tenait un livre, mais un livre toujours refermé ; il semblait toujours qu'en s'approchant on interrompît sa lecture ; dans le livre, une liseuse d'écaille restait prise entre les feuillets. Ses cheveux presque noirs étaient retenus dans une résille ; sur sa nuque elle les laissait un peu retomber ; son corsage échancré, presque bas, de mousseline blanche, laissait voir un très large médaillon pendre après un collier de velours noir... Le soir, après dîner, elle ne s'approchait pas à notre table de famille, mais, assise au piano jouait avec complaisance et quelque charme, autant qu'il m'en souvient, de lentes danses, probablement les Mazurkas de Chopin ; et parfois, rompant brusquement le morceau, elle s'immobilisait sur un accord. Elle portait souvent à son front pourtant parfaitement mat, un mouchoir, comme pour essuyer une moiteur ; c'était un mouchoir dont la finesse me surprenait et l'odeur qui semblait plus un parfum de fruit que de fleur. Constamment, de sa main ou négligente ou fatiguée, de l'appui du sofa, d'un repli de sa jupe, le mouchoir tombait à terre, ou le livre, ou quelque fleur, ou le signet. Un jour, en ramassant le livre — c'est un souvenir d'enfant que je vous dis — en voyant que c'étaient des vers, je rougis... Pourquoi vous en parler plus longuement ? L'an suivant je ne devais plus la revoir. Un triste événement que je ne m'expliquai pas bien alors, l'avait tout à coup enlevée. Ma mère en me ramenant cet autre été me recommanda de ne pas parler de ma tante ; je vis qu'elle était triste ; ces vacances dont je me faisais fête s'annonçaient maintenant comme une visite de deuil.

Oui, là-bas je trouvai tout changé ; l'apparence restait la même, à peu près ; mais chez Geneviève déjà la joie n'était plus spontanée. »

Il s'arrêta, sembla comme irrité contre lui-même, se détourna de moi ; puis, devant mon inquiétude, reprit :

« Je sens que je vous parle mal, et vous la fais mal connaître.

au Mont Dore *barré*] Ma mémoire se refuse à me représenter un seul jour brumeux cette année, aucun jour de vent ou de pluie. Je me penche sur cet été comme sur un fleuve d'azur ; je le vois tout entier chaud, splendide...

Mon oncle décida de faire travailler avec moi mes cousines. C'était dans une grande pièce à trois fenêtres, au ras du sol. Les volets le matin restaient clos. Le gravier devant la maison reflétait l'éclat du soleil et renvoyait sur le plafond crépi des rais blancs à travers les fentes. Geneviève, de mon âge à peu près était compagne de mes lectures ; Marguerite, plus jeune, était compagne de mes jeux. Derrière la maison je vous montrerai la pelouse en pente que ces deux hêtres pourpres dont vous voyez la cime, ombrageaient. On n'avait pas encore fauché et les herbes étaient si hautes que nos tailles d'enfants s'y noyaient. Nous transportions là quelque caisse formant carène, grande tout juste assez pour deux minuscules pliants. C'était notre bateau, que nous lancions sur la prairie. On voguait ; dès qu'un souffle agitait les herbes nous imaginions avancer ; et lisant ou rêvant, engourdis de chaleur, nous laissions approcher les insectes, ne plus s'effaroucher les oiseaux. »

Assez maladroitement je l'interromps pour lui dire : « Je croyais que c'était Geneviève que vous aimiez ?

Oui, dit-il, c'était bien Geneviève ; mais elle, ne se prêtait déjà plus à nos jeux ; jamais elle n'entra dans notre barque, et le temps que j'y passais avec Marguerite, elle restait auprès de son père, causant, écrivant ou lisant. L'heure du goûter nous rassemblait tous sous le cèdre, ce grand arbre, voyez, devant la maison. Sous ses branches horizontales l'herbe croissait plus sèche et moins drue. C'est là que je revois ma tante. Dans cette ombre, sur une chaise longue elle restait étendue jusqu'au soir ; elle prenait peu de part à notre vie, ne descendait de sa chambre, je crois, que passé le repas de midi, s'allongeait aussitôt descendue et ne se relevait de son sofa que languissante. Même l'enfant que j'étais pouvait comprendre que ma mère et elle ne s'aimaient guère ; à peine si je me souviens de les avoir entendu se parler. Ma tante était créole ; je n'ai su que longtemps après son histoire, il est donc inutile que je vous la rapporte ici. Elle me paraissait très

l'ordre me fut donné d'aller à T\*\*\*, je ne puis dire si l'émotion que j'en eus fut de la joie ou de la peine ; j'avais pris mon parti de tout, et de mourir sans rien revoir ; mais comme approchait le jour du départ, j'ai commencé à craindre de voyager seul, de me retrouver seul dans ce jardin, surtout de m'en retourner seul, ce soir... Pardonnez-moi l'ennui de ce voyage et l'humeur taciturne que jusqu'à présent j'ai gardée ; jusqu'au dernier moment, oui, celui de franchir cette porte basse dont en vous précédant dans le village j'avais été quérir la clef, je doutais si je vous parlerais. Mais dans le vieux jardin qu'envahissent les hautes herbes, où mes plus précis souvenirs ont peine à retracer les allées, mais où ce chant d'oiseau, quand nous entrâmes s'éleva comme la voix du passé, mon cœur soudain monta jusqu'à ma bouche... N'attendez pas de moi pourtant une effusion bien lyrique ; la vie a rabattu tout ce qui voulait en moi s'exalter ; l'expression même de mon amour, de mon chagrin, est devenue depuis longtemps, comme mon geste, quelque chose de craintif et de contraint.

Il se tut un instant, puis reprit... De retour de ce voyage, je m'efforce en les transcrivant ici de ne rien changer à ses paroles.

Je ne sais où commencer mon histoire. Si loin que je remonte dans le passé j'y reconnais déjà mon amour.

Mon oncle était pasteur dans ce petit village de T\*\*\* que nous venons de traverser. C'est dans cette maison que vous voyez qu'il vivait avec ses deux filles. C'est là qu'après la mort de mon père, ma mère et moi primes coutume de venir passer nos étés. J'avais quelque treize ans alors ; je connaissais déjà mes cousines et je pense que, dès les premières rencontres j'avais, comme une fatalité, accepté d'aimer éperdument Geneviève, car aussi loin, vous dis-je, que je remonte en arrière je retrouve son image enfantine dans mon cœur.

Mon père était mort au printemps ; j'étais de santé délicate ; ma mère elle-même affaiblie et comme vieillie brusquement par son deuil, jugea bon de commencer plus tôt mes vacances ; nous arrivâmes à T\*\*\* dès juin. C'est le premier été que je voyais cette campagne. [Jusqu'alors les occupations de mon père nous retenaient tard à la ville, puis nous l'accompagnions à la Bourboule ou

## Première version (BnF)

D'autres en eussent pu faire un livre, me dit-il ; l'histoire que je m'en vais vous raconter, si j'ai mis ma vie à la vivre, toute ma force s'y est usée ; il ne me reste aujourd'hui pour la dire qu'une ferveur déjà vacillante, que le contact de votre sympathie ne peut ranimer qu'un instant. Mon cœur à peu près consumé va bientôt s'endormir sous ses cendres. — Asseyons-nous ici ; nous n'aurons pas trop froid jusqu'au soir ; au fond de ce jardin abandonné rien ne peut venir nous distraire ; je croyais me souvenir que, de ce banc, on voyait davantage la maison ; les arbres ont grandi ; l'automne y laisse encore trop de feuilles. — Il vient un instant dans la vie, où l'attrait de la route est en arrière, où l'avenir n'est plus qu'un lent éloignement du passé ; la mort hélas ! n'est pas un but ; mes regards ne vont pas vers elle ; je suis comme le voyageur qui retourne la tête en marchant.

J'aurais pu mourir sans vous parler, sans parler à personne, car vous êtes mon seul ami. Vous vous étonnez je le sais d'une amitié sans confidences ; j'ai mis quelque pudeur à me cacher, quelque reste d'orgueil à laisser croire, même à vous, que ma vie était sans histoire et qu'il n'était besoin même pas du regard d'un ami pour en vider l'intérêt tout d'un coup. Puis je craignais aussi que cette histoire qui m'emplit me parût aussitôt trop simple ; je sais mal raconter ; j'eusse souffert d'ébruiter en quelques mots un secret dont mon cœur s'est gonflé. Naturellement enclin au silence j'ai pris le rôle d'écouteur ; la gaucherie que je me suis toujours connue à parler de moi, s'est avec le temps compliquée... Mais le secret enfin force mes lèvres. Allons ! je veux goûter à le répandre devant vous une brusque dernière douceur. Je parlerai comme au hasard ; même pour ordonner mes souvenirs, le moindre effort que j'y apporterais gênerait le triste plaisir que j'espère trouver à les dire.

Il est bizarre que mes affaires, je veux dire celles de la Compagnie qui m'emploie depuis plus de vingt ans, ne m'aient pas déjà rappelé dans ce pays où s'est écoulée mon enfance. Quand

nant les deux premiers chapitres, qui contiennent tous les éléments nécessaires au déroulement du drame, il a avancé son brouillon, car nous trouvons, insérée dans le premier jet du chapitre IV, l'ébauche d'une lettre écrite en octobre 1907. Ce qui nous apprend qu'il est alors à Paris, et qu'il travaille donc précisément sur le « petit meuble d'Anna Shackleton », retrouvant « les sensations de s[on] enfance » au moment où il décrit la réunion familiale autour de l'arbre de Noël.

La suite du manuscrit fait défaut, peut-être en raison du fait que Gide, ayant acheté une machine à écrire, se contente de garder les copies que confectionne Pierre de Lanux à partir de novembre (voir *Journal*, t. I, p. 581). Jusqu'à l'été, Gide travaille à la seconde partie, celle où Alissa se réfugie dans le mysticisme, comme on peut le deviner au fait qu'il lit intensivement Pascal pour mieux comprendre son héroïne. Le 12 juillet, il écrit à Maurice Denis : « Depuis deux mois, Pascal est ma presque unique nourriture (un peu sous l'influence du livre que vous savez que j'achève). C'est seulement à présent que je découvre le vrai Pascal et le comprends. Cela est aussi beau que n'importe quoi que je sache. Connaissez-vous les lettres à Mademoiselle de Roannez ? » (Arch. Denis).

C'est durant cette période que Gide dut trouver le nom définitif de son héroïne. Ce n'est en effet qu'au cours du dernier séjour de Jérôme à Fongueusemare avant son départ pour la Grèce qu'on voit apparaître dans la version dactylographiée (BnF) le nom d'Alissa, succédant à Gertrude, toutes les occurrences précédentes étant barrées et corrigées à la main en « Alyssa ». À la mi-août, il annonce à Ghéon : « J'en achevais la deuxième partie avant-hier. Il n'y a plus à présent que quelques pages de "journal" pour lesquelles l'astreinte est moins rigoureuse » (*Correspondance*, p. 698). Mais il ne pensait peut-être pas que ce journal allait prendre autant d'importance ; le 23 août, il écrit à Copeau : « Ce n'est pas si aisé que je pensais de revenir en arrière et de reprendre le soi-disant "journal" de cette femme après que je l'ai fait mourir... » (*Correspondance*, t. I, p. 273). Le 12 octobre, il annonce à Christian Beck : « J'ai achevé mon livre. Ce roman, sur lequel je peine depuis des années, et qui littéralement m'obstruait le cerveau, ce livre à partir duquel je peux partir. / C'est ce que j'ai écrit, jusqu'à présent, de plus difficile, de plus important... et de meilleur » (*Correspondance*, p. 211). Et le 18, il peut noter triomphalement : « J'achève La Porte étroite le 15 — et le 16 rase mes moustaches » (*Journal*, t. I, p. 602).

*autre chronologie, et j'allais presque dire : un autre sens. Par curiosité je garde les deux versions précédentes — œuvres posthumes aussi, car il y a de quoi édifier les bûcheurs. Je ne suis pas trop mécontent de la tournure que ça prend aujourd'hui* » (*Correspondance*, t. I, p. 230). Dans le compte de ses vains efforts, Gide apparemment dédouble la composition du premier manuscrit, commencé en 1903 et repris en 1905 ; le 7 décembre, une lettre à Maurice Denis confirmerait cette idée : « *J'ai trois fois repris complètement la première partie.* » (Arch. Denis). À moins qu'il ne tienne compte de sa toute première tentative, esquissée vers 1892.

Ce troisième départ a lieu à Cuverville, où Gide séjourne jusqu'à la mi-juillet ; sur de grandes feuilles identiques à celles qu'il a utilisées pour la version précédente, il reprend la description de la maison et du jardin — dont il remplacera finalement une partie par la version antérieure — en ajoutant deux éléments majeurs : la tante Bucolin est désormais posée comme l'ennemie, et apparaît pour la première fois la scène du salon au cours de laquelle la tante effleure son neveu, d'une manière encore assez discrète et que Gide dramatisera par la suite ; l'autre élément est le retour à la première personne, Jérôme étant désormais débarassé de son interlocuteur pour raconter son histoire. Enfin, Geneviève se nomme désormais Gertrude.

C'est sans doute à la mi-juillet, lorsqu'il part pour le sud-ouest, puis à Jersey où il séjourne du 9 août au 15 septembre, qu'il continue son travail sur des cahiers de format plus commode, et sur lesquels il intercale des brouillons de lettres et même des notes destinées aux futures *Caves du Vatican*. C'est ainsi qu'à la suite du portrait de Gertrude, on trouve le brouillon d'une lettre envoyée à Ruyters le 12 août (voir *Correspondance*, t. II, p. 31) dans laquelle Gide évoque la « *vie forcenée, ardente, insoucieuse et sauvagement désordonnée* » qu'il vient de mener à Bagnols en compagnie d'Eugène Rouart et qui a culminé avec l'aventure du « ramier » (voir *Le Ramier*, Gallimard, 2002).

Début novembre, Gide donne lecture à ses amis des deux premiers chapitres ; « *lecture somme toute assez morne* » (*Journal*, t. I, p. 581), ce qui l'amène à les reprendre encore, comme il l'indique le 5 décembre à Ghéon : « *Depuis notre dernière rencontre j'ai usé tout mon temps à mettre au point les deux premiers chapitres* » (*Correspondance*, p. 679).

Gide a enfin trouvé le ton et la matière qui lui permettent d'avancer son roman, sinon rapidement, du moins régulièrement. Tout en peaufi-

du livre.

Quand il le reprend en mars 1906, c'est pour opérer un changement complet de stratégie, qui se lit dans les divers feuillets produits durant cette deuxième période. Gide note ce programme : « *Arriver à la description des habitants après la description de la maison. Famille bourgeoise ; pas de pasteurs. Faire partir la tante beaucoup plus tard.* » L'ancrage géographique, à peine indiqué à l'origine, va désormais assurer la cohésion du récit ; la laïcisation du père retarde l'envahissement du religieux, et permet de développer d'abord le drame bourgeois dont la tante est le centre. Et pour mieux établir les influences réciproques entre les protagonistes, Gide adopte alors une narration impersonnelle et omnisciente. Sur un feuillet séparé est décrite l'entrée de Jérôme dans la chambre de Geneviève, avec cette note liminaire qui souligne le changement technique opéré par Gide : « *Il faut éviter de se poser plutôt au point de vue de l'un que de l'autre.* »

Une conséquence de cette réorientation est le recours de Gide aux éléments autobiographiques. Surtout, les trois feuillets où il ébauche un plan sont nourris d'extraits du journal tenu par Madeleine Gide en 1891-1892 (BAAG n<sup>os</sup> 35 et 36), c'est-à-dire que, pour mettre en scène l'éloignement définitif de Geneviève, il décide d'utiliser la période d'éloignement provisoire que Madeleine lui imposa après la parution des *Cahiers d'André Walter*.

C'est ainsi que Gide peut se relancer avec plus d'assurance. Le 3 mai, il note : « *Après dîner, lu à Em. les quelques premières pages de La Porte étroite. Certainement la description du jardin est bonne ; — mais la suite... ?* » (*Journal*, t. I, p. 521). De fait, cette longue description de Fongueusemare (nommée La Mivoie sur un premier brouillon) sera le seul morceau que Gide reprendra à l'identique dans la version définitive. Début juin, il lit le premier chapitre à Copeau, qui le trouve « *excellent* » (*Correspondance Gide-Copeau*, t. I, p. 180). Mais à nouveau, tout s'arrête. Dans un état moral et physique assez délabré, Gide part pour la Suisse jusqu'à la mi-août, et se repose encore en Bretagne à la fin de ce mois. Jusqu'à la fin de l'année, il se remet lentement, sans pouvoir recommencer à écrire.

Gide doit attendre la fin du mois de juin 1907 pour annoncer à Copeau la reprise de son chantier romanesque : « *Pour la quatrième fois j'ai dû tout reprendre — non pas seulement réécrire, ce qui ne serait rien — mais tout recomposer, tout ressaisir sur un tout autre ton, avec une*

(*Le Retour*, Ides et Calendes, 1946, p. 74). Mais à partir de là, pendant deux ans au moins, rien ne se passe.

Il faut attendre le 13 juin 1905 pour qu'il puisse annoncer : « *Chaque jour j'ai pu avancer de quelques lignes ma Porte étroite. Cette assiduité au travail m'est préférable aujourd'hui à la plus belle inspiration du monde* » (*Journal*, t. I, p. 466). Et il ajoute quelques lignes plus loin qu'il lit la *Vita Nuova*, ce qui coïncide avec le fait que, au début de la première version, le héros en cite justement un passage. Le lendemain, l'hésitation relative au titre montre bien que le scénario définitif, dans lequel la porte, en tant qu'objet et en tant que symbole, joue un rôle essentiel, n'est pas encore établi : « *Travaillé à La Route étroite, à la correction de Paludes. Repris Baudelaire avec le plus vif plaisir* » (*ibid.*, p. 467).

Cette première version nous paraît aujourd'hui bien pauvre par rapport à la rédaction finale. Reprenant le procédé de *L'Immoraliste*, Gide imagine un narrateur postiche, dont le rôle consiste seulement à rapporter le long récit que lui fait son ami ; celui-ci, nommé successivement Daniel, Bernard et Marcel, revient, après vingt ans d'éloignement, visiter le domaine où s'est passée son enfance, et où traîne encore le fantôme de son amour de jeunesse.

Ce manuscrit de 33 pages, probablement recopiées, qui nous reste aujourd'hui (BnF) semble donc bien être celui que Gide, de juin à octobre 1905, s'efforce de faire progresser, en deux périodes distinctes. Le 9 juillet, une lecture à Copeau semble suspendre son élan : « *Hier, je lui [Copeau] ai lu ce que j'avais écrit de La Porte étroite. Cela m'a beaucoup déplu ; j'écrirai plus loin les remarques que j'ai pu faire. Peu s'en faut que je ne fiche tout au feu* » (*Journal*, t. I, pp. 467-8). Pourtant, il persévère, et le 24 août il écrit à Ghéon : « *Je me suis remis au travail. J'avance un peu plus vite et ne désespère pas de pouvoir te lire les 50 premières pages de mon livre à la rentrée* » (*Correspondance*, p. 609). Mais le 14 octobre, il écrit à Ruyters : « *Je m'enlise dans un travail très terne et décevant* » (*Correspondance*, t. I, p. 220). Et l'on voit bien, à comparer le premier et le dernier scénario, qu'il manque à celui-là un ressort romanesque qui serait aussi un enjeu : ce qui rapproche Geneviève et Daniel est purement événementiel ; la disparition d'une mère, par deux fois, provoquant la détresse de l'un et la tendresse de l'autre ; ce qui éloignerait Geneviève de Daniel serait une banale histoire de jalousie et de concurrence entre deux sœurs, et le refuge de Geneviève dans la religion serait alors un simple pis-aller. Enfin, le récit ne permettrait pas de pénétrer dans les pensées de Geneviève, qui sont en principe le sujet



ressant de les retrouver plus tard. Il y a eu une suite de faux départs. Je ne suis arrivé à simplifier suffisamment mon récit que très lentement et très difficilement » (in *André Gide, qui êtes-vous ?*, La Manufacture, 1987, p. 210). De fait, entre Bibliothèque Nationale, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet et collection particulière, de longs fragments subsistent, qui ne constituent manifestement pas la totalité du travail préparatoire accompli par Gide, mais qui permettent tout de même de reconstituer approximativement la genèse de *La Porte étroite*.

Gide situe l'origine de ce roman dans un épisode de son adolescence : la mort, survenue le 14 mai 1884, d'Anna Shackleton, cette amie de sa mère, et dont l'influence sur sa vie semble avoir été considérable ; évoquant la période consécutive à la parution, en 1891, des *Cahiers d'André Walter*, il ajoutait : « Je projetais aussi certain récit, inspiré par la mort d'Anna, qui devait s'appeler "l'essai de bien mourir" et qui devint plus tard *La Porte étroite* » (*Si le grain ne meurt, Souvenirs et Voyages*, p. 244). C'est donc en partant de la fin, pensant d'abord à la mort de l'héroïne, que Gide aurait conçu son roman, et c'est à ce projet qu'il devait songer lorsqu'en novembre 1894, il évoquait pour Marcel Drouin ses projets : « *Le roman que je vous racontais à La Roque et qui s'arrange épatamment, — la mort de ma vieille fille, qui se double de la mort d'un vieux garçon !!* » (Davet, p. 55). Projet auquel correspondent peut-être 26 feuillets manuscrits encore inaccessibles (collection particulière).

Cependant, une autre dimension dut venir s'ajouter à ce scénario, lorsqu'au printemps de 1894, en Algérie, Gide découvrit une autre façon d'adorer, celle qu'il allait célébrer dans ses *Nourritures terrestres* ; et c'est ainsi qu'en octobre 1894, l'héroïsme religieux inspiré par Anna Shackleton se transforma en angoisse, l'héroïne doutant peut-être si, adorant le créateur en négligeant la création, elle n'était pas passée à côté de l'essentiel ; en octobre 1894, il note : « *Possibilité de détresse : l'âme qui croit avoir mal adoré. (Mort de Mlle Claire\*)*. \* *Devenu plus tard La Porte étroite* » (*Journal*, t. I, p. 184).

Le projet ne fut pas mis aussitôt à exécution. Le principe d'alternance que Gide allait observer toute sa vie ne lui permettait pas d'enchaîner Alissa à André Walter, et de juxtaposer ainsi deux frères en la foi. Ce n'est qu'après avoir exploré les limites opposées qu'il put revenir à cet ancien projet. Un an après la parution de *L'Immoraliste*, il avait dû se mettre au travail, puisqu'il pouvait écrire à Raymond Bonheur, le 4 mai 1903 : « *Mon roman commencé languit à son premier chapitre* »